

Inventaire pour non-liseurs

Rachel Nadon

Numéro 325, automne 2019

60 ans de luttes et d'idées. 1. Une révolution fragile

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadon, R. (2019). Inventaire pour non-liseurs. *Liberté*, (325), 43–47.

Inventaire pour non-liseurs

Revenir sur soixante ans de *Liberté*, à travers toutes ses métamorphoses, c'est découvrir de nombreux détours, des rubriques marginales, insolites et oubliées. Regard sur une revue plus joueuse qu'on croit. Par Rachel Nadon

Les heures passées à travailler dans la bibliothèque de *Liberté*, à faire le tour de son jardin (avec ou sans Jacques Godbout) et de ses différentes cultures me rendent la revue à la fois très familière et toujours un peu étrangère. Ses 45 000 pages imprimées (estimation prudente) conservent pour moi une part de mystère, d'insaisissable : derrière le titre de la revue, combien de noms qui aujourd'hui ne nous disent rien, de rubriques discrètes, de textes inactuels que Boréal n'a jamais publiés dans sa collection « Papiers collés », contrairement à ceux de nombreux essayistes de *Liberté* ?

« Pour non-liseurs » : c'est là le titre d'une rubrique collective, toujours publiée en fin de numéro, qui a duré assez longtemps à *Liberté*. Dans cet espace qui se présente sous forme de blocs de textes hétéroclites, les comptes rendus (majoritaires) succèdent aux critiques d'articles de presse, les mots d'esprit et les blagues nichées, aux observations sur le temps qui passe et les tournesols qui poussent. Le ton y est tour à tour sérieux et caustique, ironique et critique. Mon « inventaire pour non-liseurs » se propose de reprendre cet « esprit », de mettre en jeu cette pratique périphérique et fragmentaire. L'objectif ? Produire une sorte de portrait comparatif, critique, partiel et subjectif de *Liberté* contre elle-même.

Le diable des détails

« Une revue est faite d'ombres et de lumières », disait André Belleau (n° 95-96, 1974), et la lumière changeante des années éclaire des détails soudainement révélateurs de sa vie cachée. De 1966 à 1971, la Compagnie de la Baie d'Hudson a commandité « une série de poèmes canadiens », signés notamment par Rina Lasnier, Jean-Guy Pilon, Gatien Lapointe et Fernand Ouellette, et illustrés avec autant de bonheur qu'une circulaire. À la toute fin du numéro « Jeune littérature, jeune révolution » (n° 26, 1963), qui précède la fondation de la revue *Parti pris*, la notice biographique de l'écrivain Jacques Renaud (*Le cassé*, 1964) nous annonce que « [s]es poètes préférés sont Blaise Cendrars et Aimé Césaire, tandis que les hommes à qui il accorde beaucoup d'importance sont le Christ et Karl Marx ». Entre 1966 et 1967, la page de garde de la revue comporte, sous la liste des membres du comité de rédaction, cette mention hospitalière : « *Liberté* reçoit sur rendez-vous. » Au tournant des années 1980, l'ancienne coéquipière (1960-1964) Michèle Lalonde en prend pour son rhume : sa *Défense et illustration de la langue québécoise*

est au centre d'une « polémique » assez dure amorcée par François Hébert (n° 127, 1980). Avec un esprit ludique inattendu, René Lapierre offre au lectorat un collage que n'aurait pas renié IXE-13, l'as des espions canadiens (n° 127, 1980).

À la toute fin du numéro 114 (1977), une sorte de sceau d'authenticité reconforte la lectrice de circonstance : « Ceci est l'unique et l'original LIBERTÉ. Tel qu'identifié par nos boutons et nos étiquettes. MÉFIEZ-VOUS DES IMITATIONS. » Au-delà de cette blague privée au contexte aujourd'hui obscur, on peut dire que les équipes successives qui ont dirigé la revue ont à la fois tenté de garder cet « unique et original » esprit *Liberté* et l'ont redéfini en fonction de leurs préoccupations. Certaines équipes ont davantage valorisé la critique, d'autres ont misé sur la création, d'autres encore sur les interventions critiques (politiques) ou la « légitime offense », pour reprendre le titre d'une rubrique inaugurée sous la direction de François Ricard (n° 159, 1985). Une réunion de toutes les « générations » de *Liberté* pourrait ainsi tourner tour à tour (ou en même temps) à la foire d'empoigne et à la fête foraine. De « revue littéraire de création et de critique » à « Art et politique », *Liberté* n'a pas toujours logé à la même enseigne, mais s'est toujours méfiée des imitations.

Bien qu'elle n'adopte jamais (ou pas encore) la pratique de l'autocritique telle qu'on la retrouve dans les meilleures revues structuro-maoïstes des années 1970, *Liberté* ne boude pas, *en dernière instance*, comme disent les marxistes, le bilan, la rétrospective qu'appellent les chiffres ronds (la 150^e réunion, le 200^e numéro, « Un quart de siècle de *Liberté* », etc.). Le « Spécial quinzième anniversaire » (n° 95-96, 1974) est le meilleur peut-être, mon préféré en tout cas. Il propose de « situer la revue dans le concret de la vie, dans l'évolution de la vie », par l'entremise notamment d'un « compte rendu » de réunion (relu et réécrit sans aucun doute : on a à *Liberté* le souci de son image). On touche ici à la « fabrique » de la revue, aux amitiés et aux tensions, aux discussions qui précèdent la production d'un numéro, et dont celui-ci ne rend jamais concrètement, visiblement, compte.

D'aucuns diront qu'il s'agit plutôt là de mon amour des vieux potins littéraires et des conversations de taverne, ce avec quoi, *en dernière instance*, je suis assez d'accord. Mais je dirais que ce sont surtout les « pratiques » auxquelles donnent lieu ces amitiés heureuses (ou malheureuses) qui m'intéressent et me touchent à la fois : on observe par exemple pendant plusieurs années un bel usage de l'adresse et de la dédicace (à André Belleau, à Jacques Brault, à Fernand Ouellette) qu'on ne rencontre plus guère aujourd'hui. Je pense à cette « Lettre à André Belleau sur la poésie et l'errance »



« La revue qu'on attendait » (n° 1, 1959).



Requiem pour Hubert Aquin (n° 110, 1977)...
et pour le premier référendum (n° 131, 1980).



La crise d'Octobre, vingt ans après (n° 191, 1990).

de Fernand Ouellette (n^{os} 79-80, 1972), qui prend moins la forme d'une correspondance que d'une méditation adressée à l'ami Belleau, informée par leurs discussions et leur travail commun sur la littérature allemande. La salutation finale, « En souvenir de Jérusalem », renvoie à ce voyage marquant qu'ils ont fait la même année avec Jean-Guy Pilon et André Payette grâce, entre autres, à une collaboration entre *Liberté* et « la revue équivalente en Israël, *Keshet* » (n^{os} 82-83, 1972). Tout comme la revue « suscite » des textes qui autrement n'auraient jamais vu le jour, l'amitié *fait écrire*, elle motive des formes, des idées. Mon « inventaire », d'ailleurs, doit tout à ces amitiés anciennes comme à la camaraderie contemporaine.

Journées d'inventaire

En 1959, à la fondation de la revue, il n'existe pas de périodique qui « tienne compte d'étape en étape de l'évolution de la pensée, de la création sous toutes ses formes, de la vie artistique à travers toutes ses manifestations ». « *Liberté* se veut un centre de discussion des problèmes culturels qui compte accueillir toutes les pensées valables et favoriser le dialogue » (« Présentation », n° 1, 1959). Autrement dit, c'est « la revue qu'on attendait », comme le proclame modestement un petit encart publicitaire inséré dans le dernier numéro de l'année 1959 (n° 6) : « LIBERTÉ 59 : — publie tous les deux mois les meilleurs écrivains canadiens; — par ses articles de fond sur diverses questions culturelles, fait le point sur les événements de l'heure; — par ses nombreuses chroniques, présente une synthèse de la vie littéraire et artistique au Canada et dans le monde ». Publié six fois l'an (quatre fois depuis 2000), *Liberté* veut être dans le vent *a mari usque ad mare*.

Ce « début d'inventaire » (n° 1, 1959) est à *Liberté* un des modes d'appréhension de l'air du temps, dont la variante au fil des ans est peut-être « l'anthologie » brève. Dans le même numéro 6 (1959), *Liberté* explique qu'elle publiera « dorénavant une enquête », ces documents autorisant à « bien saisir toutes les nuances de cet inventaire de notre milieu que nous sommes appelés à dresser peu à peu avec la collaboration d'intellectuels canadiens ». Dans un numéro à propos des révoltes des Patriotes (n^{os} 37-38, 1965), on fait « l'inventaire des mauvais souvenirs »; le numéro « Roman 1960-1965 » « n'est pas l'inventaire souhaité », c'est « une sorte de bilan provisoire qui ne demande qu'à être complété par l'action » (n° 42, 1965). Jacques Godbout produit un « inventaire » plutôt caustique de la peinture en 1960 (n^{os} 9-10). François Ricard s'interroge sur la fonction de « l'inventaire[,] reflet ou création », au sein de l'institution littéraire (québécoise, notamment), écrivant que « ce n'est pas parce qu'y foisonnent les inventaires qu'une Littérature doit nécessairement être assurée d'elle-même » (n° 134, 1981). Le « Dictionnaire politique et culturel du Québec », qu'ont alimenté toutes les équipes, passe en revue des mots et des lieux communs (n° 60, 1969; n° 66, 1970; n° 114, 1977; n° 260, 2003; n° 280, 2008). Plus fréquents dans les décennies 1970 à 1990, les numéros à vocation « anthologique » sur les écrivains roumains, les écrivains italiens, les écrivains contemporains / nouveaux / jeunes refusent l'exhaustivité tout en se réclamant d'une certaine exemplarité : *voici ce qu'il faut lire*, en somme. *Liberté* souhaite être la référence.

Liberté sait bien sûr faire autre chose. En présentation



Liberté s'ouvre au monde, en attendant que le Québec en fasse autant (n° 75, 1971; n° 168, 1986).



Le dictionnaire de *Liberté*, comme celui de l'Académie, n'est jamais terminé (n° 61, 1969; n° 260, 2003)...



Une curiosité : un hors-série « Liberty » (1987) vendu au coût de... 101 cents.

d'une livraison sur Montréal, Jean-Guy Pilon nous avertit que « nous n'avons pas voulu publier un inventaire. On ne trouvera rien qui puisse s'apparenter à un guide touristique ou à un annuaire statistique » (n° 28, 1963). L'inventaire peut en effet prendre de drôles de tournures, plus touristiques justement, comme ce numéro très sérieux sur l'Acadie qui inclut un certain nombre de recettes, dont celles d'une « poutine râpée », de « pâte à la rapure [sic] » et de « fricot acadien, au poulet » (n° 65, 1969). « Chacun pourra, selon ses goûts, les transformer quelque peu », précise Jean-Guy Pilon. On remercie le poète de Notre-Dame-de-Grâce de nous aider, un an après Mai 68, à poursuivre la transformation de notre vie (de notre cuisine) quotidienne.

Cette logique de l'inventaire convoque une rhétorique de l'incomplétude : l'inventaire est partiel, bien sûr, c'est l'intention du dénombrement qui compte. Quand il laisse de côté les femmes, on peut dire qu'il constitue « une étrange façon de reconduire l'absence », comme le formule Marie-Andrée Bergeron (n° 307, 2015). En 1984 (n° 155), trois femmes font simultanément leur entrée au comité, les premières depuis le départ de Michèle Lalonde vingt ans plus tôt : l'historienne Lise Noël, la linguiste Danielle Trudeau et l'anthropologue Suzanne Robert. D'emblée, leur genre et leur formation non littéraire les marginalisent doublement au sein de l'équipe.

Pour Robert, par leur attitude d'intellectuels supposément « universaux », les universitaires masculins de *Liberté* auraient échoué, dans les années 1980, à vraiment « ouvrir la porte » du comité de rédaction aux femmes, au propre comme au figuré. « J'ai fait à *Liberté*, dans cette pétaudière de l'esprit, dans ce bric-à-brac de raisonnements spécieux, dans ce semblant de royaume des connaissances universelles, l'apprentissage de l'incompétence et de l'amateurisme » (n° 245, 1999), écrit-elle dans un texte rétrospectif, d'ailleurs dédié à Michèle Lalonde, sur ses dix-sept années en tant que membre de l'équipe de *Liberté* (1984-2001). La complicité coulante, parfois bouffonne, entre ces hommes et un public supposément convaincu, et la prétention que certains textes affichent choquent toujours Robert des années plus tard, et bien franchement, moi avec elle. La lecture en parallèle de son texte et des livraisons des années 1980 me rappelle les jeux puérils de certains gars de *Liberté*, leur mépris, teinté de violence, des choses jugées exemplaires de bêtise. J'oubliais que l'amitié peut former des cénacles hermétiques, exclusifs, suffisants. Dans ces années, ironiquement, Lise Noël signe une « chronique de l'intolérance » contemporaine, qui aurait tout aussi bien pu s'intéresser aux discours de la revue elle-même.

En 1993, trente-quatre ans après la fondation de *Liberté*, Marie-Andrée Lamontagne devient la première directrice de la revue. En 2012, la « Grande Refonte™ », qui possède à l'échelle de la revue les mêmes accents de grand récit mythique que la Révolution tranquille pour l'histoire du Québec, semble prometteuse : passage du format livre au format magazine, renouvellement de la maquette et de l'identité visuelle, arrivée de nouvelles collaborations, inauguration de rubriques inédites. Tout pour se réjouir et rien pour se réjouir : les deux seules femmes de l'équipe de *Liberté* sont les réviseuses linguistiques. En 2018, cinquante-neuf ans après le lancement de la revue, Aurélie Lanctôt et Rosalie Lavoie arrivent à la direction. *Liberté* continue.



Un dessin de Berthio coiffe ce numéro double consacré au cinéma (n° 44/45, 1966). La légende : « À part ça, qu'est-ce que vous faites avec vos films canadiens ? »

liberté

Un logotype mémorable qui fleure bon ses années 1970.



Liberté se laisse emporter par le potentiel infini de la mise en page informatisée (n° 230, 1997)... et par le vertige du numéro anniversaire (n° 243, 1999).



Puis vint la Grande Refonte™. Couvertures de Rafaël Sottolichio (n° 297, 2012), Obom (n° 307, 2015) et Christi Belcourt (n° 321, 2018).

Ce que publier veut dire

Depuis, grosso modo, l'avènement de l'imprimerie et donc des périodiques, tous les moyens sont bons pour attirer et conserver le lectorat. À l'« ère du numérique », comme on dit dans la bonne presse, il est peut-être instructif de se pencher sur les trois secrets de *Liberté* pour atteindre un âge aussi vénérable.

Une relecture attentive de la revue montre qu'il est fortement conseillé de s'inspirer de la logique très ancienne de la plus-value. Dès le premier numéro, l'équipe de *Liberté* cherche à séduire subtilement le lectorat en lui faisant miroiter non seulement la valeur inestimable d'une revue *actuelle*, mais aussi une expérience artistique complète : « Nos abonnés recevront dans chaque numéro de la revue une gravure, une sérigraphie ou une eau-forte d'un jeune artiste canadien » signée et numérotée par l'artiste, peut-on lire dans un encadré qui suit la « Présentation » (n° 1, 1959). Mes vieux numéros de *Liberté* achetés au feu Chercheur de trésors n'en contiennent aucune, et ma curiosité reste entière à ce titre.

La pratique de « l'œuvre bonus » est abandonnée assez rapidement, mais les abonnés de *Liberté* ont pu recevoir en 1959 des œuvres de Janine Leroux-Guillaume, Lilianne Goulet, Françoise Bujold et Jacques Godbout. Il faut attendre en 2012 pour que l'art graphique devienne, disons, une réelle préoccupation matérielle (et spatiale). Les numéros de *Liberté* des années 1990 et 2000 sont exemplaires d'un intérêt très fort pour l'esthétique littéraire, qui néglige à 100% celle des couvertures (le numéro 230 remporte tous les honneurs). Signe que les temps et l'équipe ont changé, les abonnés de *Liberté* peuvent aujourd'hui bénéficier d'avantages dans des théâtres montréalais, intérêt (pour le théâtre) qui a coïncidé avec l'arrivée de Pierre Lefebvre en 2004 (rédacteur en chef de 2006 à 2016).

Quoi qu'on en dise, ce n'est pas « l'art et le politique » ou la « résistance culturelle », variantes de l'amour et de l'eau fraîche, qui font vivre une revue. *Liberté* suggère donc de faire en coulisses le *jeu du système*. En 1960 (n° 11), la revue fait une annonce importante, mais délicate, dans un encadré de la page de garde : « Nous tenons à remercier le Conseil des arts du Canada de son aide financière. / Que nos ennemis se rassurent, nous comptons en effet sur l'Ordre établi pour survivre. / Que nos amis se rassurent, nous ne survivons pas pour l'Ordre établi. » Dix ans plus tard, en pleine Rencontre internationale des écrivains qu'organise *Liberté*, Hubert Aquin n'est pas de cet avis (n° 74, 1971). Il démissionne avec éclat du comité auquel il participe depuis 1960 et qu'il a brièvement dirigé en 1961-1962 : « Mais, pour tout dire, j'ai mon voyage!!!! Non seulement le Conseil fédéral des arts exerce une *holding* financier et idéologique sur la revue *Liberté*, les directeurs actuels ne répugnent en rien à ce que la *liberté* [...] soit sous la tutelle d'une institution qui émane d'un gouvernement anti-québécois! » Pour Aquin, « la revue *Liberté* n'est plus fidèle au mandat qu'elle s'était imposé et qui lui est attribué – de par son titre même! » La revue devrait plutôt « s'inspirer de tout mouvement libertaire », et ne jamais consentir à conserver la *liberté* sous tutelle. Aujourd'hui, les exigences de l'« Ordre établi » se formulent autrement, et rien ne dit que *Liberté* ait retrouvé tout son espace d'agir : les organismes subventionnaires imposent des impératifs de « gérance » et des structures rigides de

« gouvernance ». Dans l'éditorial du n° 323 (2019), Aurélie Lanctôt et Rosalie Lavoie parlent, non sans échos avec ce que disait Aquin, d'« un langage qui parfois même nie la bataille que nous menons ».

Pour assurer leur pérennité, *Liberté* recommande surtout à ses semblables de posséder un panthéon de collaborateurs connus qui ont publié des œuvres importantes et marquantes pour l'histoire littéraire du Québec. En retour, ces vedettes pourront assurer à la revue une réputation d'excellence, un article universitaire par année et la présence aux réunions d'aimables, mais bruyants fantômes. Polyvalentes et ponctuelles, ces célébrités littéraires peuvent sur demande effectuer un ensemble de tâches plus variées les unes que les autres. Certaines, qui ont jadis assumé des fonctions de direction à la revue, se spécialisent dans la cuisine créative (Jean-Guy Pilon, on l'a vu), dans l'enseignement laïque (Jacques Godbout), dans l'attaque politique (Hubert Aquin), dans le pessimisme de chaire (François Ricard), dans la bouffonnerie littéraire (François Hébert), dans l'écriture et la traduction (Marie-Andrée Lamontagne), dans la sauvegarde de lieux menacés de disparition (André Goulet, Paul Bélanger), dans l'économie contemporaine et la critique de la Révolution tranquille (Pierre Lefebvre). Les services de nomination du territoire (Yves Préfontaine), de construction de chalets (Yvon Rivard), de jardinage (Jean-Pierre Issenhuth) et de recherches de terrain (Suzanne Robert, Michèle Lalonde) sont aussi offerts.

Chacune de ces personnes peut être convoquée au besoin, dans n'importe quel éditorial ou texte d'opinion, pour appuyer de son autorité une conception ou une autre de la revue, de la littérature et de la culture. À noter que, depuis 2006, Hubert Aquin est particulièrement sollicité. Tous les nouveaux venus, nouvelles venues à *Liberté* sont en ce sens priées d'apprendre par cœur son fameux éditorial, « Comprendre dangereusement » (n° 17, 1961) – doctrine non officielle de la revue depuis 2012.

Vos cartes, svp

En 1981, Jacques Folch-Ribas, collaborateur depuis 1964, propose dans la section « À suivre » un horoscope post-référendaire pour les écrivains, les éditeurs et les lecteurs : « La tendance générale de l'année est à la noise, les Gémeaux étant au sein de la Vierge. Parlons-nous le français, votons-nous bien, ces questions agitent le cœur et l'esprit, et seule la présence de Jupiter empêchera, en mars, qu'on en vienne aux mains. Économies d'énergie : écrire peu, publier peu, lire peu. » (n° 133) Près de quarante ans plus tard, on peut dire que le ciel est couvert et que la fatigue est, certains mois, un peu la même.

Scorpion étant aujourd'hui en Bélier pour *Liberté*, « la tendance est à la noise » : urgence de résister, urgence de se réunir pour combattre, urgence de remettre en question les évidences, urgence d'être à l'écoute, du temps, des choses, des gens. Cette « urgence », qui est le mode d'action de *Liberté* depuis la publication du manifeste « Assoiffés de sens » en 2006 (n° 273), a remplacé en quelque sorte le parti pris littéraire qui était celui de la revue depuis 1959. On ne lit plus *Liberté* pour son « Cahier de poésie », pour les proses inédites de « jeunes écrivains canadiens » qu'elle publie ou pour découvrir les poètes brésiliennes de l'heure. Les



Besoin de gaz propane ? D'une chaîne stéréo ?
Les annonceurs du premier numéro de *Liberté*
ont ce qu'il vous faut.

comptes rendus et les critiques ont remplacé la création littéraire aujourd'hui quasi absente, et l'essai culturel domine en nombre les pages de la revue.

Le critique Gilles Marcotte, collaborateur de longue date, disait que ce qui sauvait *Liberté*, c'était d'être un truc *pas sérieux* ; « l'absence de sérieux n'est pas l'absence de substance », remarquait-il (n° 245, 1999). Cet esprit de jeu dont la rubrique « Pour non-liseurs » – et ses ancêtres plus polémiques « À suivre », « Les jours se suivent » et « L'œil de bœuf » – était l'espace privilégié semble s'être étioilé. Peut-être est-ce l'époque maussade, la précarité beaucoup plus nette des membres de la revue, les discours sociologiques et politiques qui autorisent moins le cabotinage, le *pas sérieux*.

De « l'âge du siècle » (n° 36, 1964) à « après les lyriques » (n° 221, 1995) en passant par le « temps des écrivains » (n° 73, 1971), l'âge (et la pérennité) a toujours inquiété, sérieusement ou non, la revue. Jean-Guy Pilon affirmait dans un numéro sur « L'exploitation de l'écrivain, son travail et son salaire » (n° 69, 1970) que le milieu littéraire devait adopter un programme qui se résumerait ainsi : « Pour une Maison des lettres québécoises ». « Nous avons tout avantage à élaborer les structures avec soin, si nous voulons que la Maison tienne debout », écrivait-il. *Liberté* est comme une vieille maison. Une série de générations – celle de la Révolution tranquille, celle des lyriques ou celle, contemporaine, d'une sorte de désenchantement politique – y ont fait leur nid avec soin. En espérant que *Liberté* continue la solidification des charpentes et le travail acharné pour – oui, j'ai fini par l'apprendre par cœur – *comprendre dangereusement*. L

Rachel Nadon est doctorante à l'Université de Montréal. En 2016, elle a fait paraître *La résistance en héritage. Le discours culturel des essayistes de Liberté (2006-2011)* aux éditions Nota Bene.